

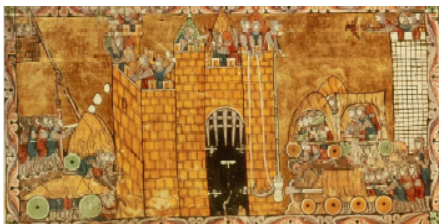
Plédéliac - Côtes d'Armor

02 96 34 82 10

service-educatif@la-hunaudaye.com

www.la-hunaudaye.com

L'art de la guerre au Moyen Age



Traité de l'art militaire de Végèce,
1290, BNF
ms. fr. 1604 f.57 v.



Noyau d'arbalète
Château de la Hunaudaye
Coll CG22

La professionnalisation des armées

Au Moyen Age, la guerre était souvent faite d'une succession de sièges, accompagnés d'escarmouches et de dévastations appelées « chevauchées », plus rarement de batailles rangées.

Dans cette guerre de siège, les villes présentaient plus d'obstacles que les châteaux isolés. Elles n'étaient pas mieux fortifiées, mais disposaient de ressources matérielles et morales et d'un espace plus favorables à une résistance de longue haleine.

L'art de la guerre s'est enrichi au contact des arabes lors des croisades et a connu de grands changements, notamment à la fin du Moyen Age.

Les guerres incessantes entre la France et l'Angleterre ont nécessité plus d'effectifs. Néanmoins, l'image des paysans enrôlés de force et sacrifiés aux premières lignes est fautive. Mal armés, mal formés et peu motivés, ils ne formaient pas troupes efficaces. Leur gestion posait plutôt des problèmes. Pendant la guerre de Cent Ans, les villes reçoivent l'obligation de fournir quelques soldats choisis parmi leurs habitants. Pour les mêmes raisons, ces recrues se sont aussi relevées de piètre qualité. Le seul moyen efficace de renforcer **L'ost** (service militaire obligatoire pour les chevaliers) qui ne suffisait plus dès le 12^e siècle, a donc été de faire appel aux mercenaires. Néanmoins, une fois démobilisés, les mercenaires avaient tendance à rester sur place et à ravager les campagnes et petites villes déjà éprouvées par la guerre.

Parallèlement, l'effectif des chevaliers a diminué à partir du 13^e siècle au profit des soldats spécialisés, tels que les archers et arbalétriers, mineurs et maîtres des engins. Parmi les chevaliers, il faut distinguer les simples chevaliers des chevaliers bannerets. Ceux-ci disposaient d'un écu, de deux chevaux et de cinq compagnons d'armes, tandis que le chevalier plus modeste ne disposait que d'un seul cheval et de deux compagnons, appelés écuyers.

Les armes

Les machines de guerre étaient de différents types. Parmi les machines de jet utilisant le contrepoids ou le balancier, il y avait la perrière, la bricole, le mangonneau, le trébuchet. Il y avait également les machines de siège : le beffroi, sorte de tour d'assaut sur roues, côtoyait le bélier, la louve et le corbeau.

En ce qui concerne les armes individuelles de jet, on trouve l'arc, la fronde, mais également l'arbalète, qui apparaît au 14^e siècle. Cette dernière permettait d'atteindre une cible à une distance beaucoup plus importante que l'arc.

Le chevalier était armé d'une épée et monté sur un cheval. L'épée était l'arme symbolique du chevalier, elle portait un nom, était bénie lors de l'adoubement et était transmise au sein du lignage.

Extrait du testament de Geoffroy Tournemine en 1264 :

« Je veux qu'Olivier, mon fils (fils cadet), garde mes trois palefrois, ma cuirasse et mes jambières. »

Parmi les fantassins, on distingue les archers, les arbalétriers et les autres soldats armés de lances. Les premières armes à feu apparaissent en Europe à la fin du 14^e siècle.

Les Anglais sont les premiers à user de canons sur le sol français, à Crécy en 1346. Mais c'est la bataille de Castillon (1453) qui instaure la suprématie de l'artillerie. Lors de cette victoire française qui clôt la guerre de Cent Ans, les Tournemine, seigneurs de la Hunaudaye, se sont particulièrement illustrés.

L'apparition de nouvelles armes a conduit à revoir entièrement les techniques d'attaque et de défense et à profondément modifier les fortifications.

Les procédés d'attaque

Les procédés d'attaque étaient souvent d'ordre psychologique et politique : promesse de laisser sortir librement la garnison ou perspective de massacre. D'autres moyens consistaient à bloquer l'arrivée de vivres et d'eau et à propager des épidémies.

Le but premier de l'assiégeant, normalement supérieur en nombre à l'assiégé, était de pénétrer dans la place et pour cela, il devait franchir des obstacles, tels que les douves. D'où l'obligation de les combler avec les matériaux disponibles pour atteindre la courtine. Les assiégeants pouvaient alors approcher les courtines, à l'aide par exemple d'un beffroi, tour sur roues en bois abritant des archers et des arbalétriers. D'autres armes étaient destinées à briser, percer ou ébranler les murailles : simples pics, béliers, engins de jet. L'artillerie à trébuchet servait à démolir mais également à lancer des projectiles incendiaires ou à répandre des épidémies dans la place en lançant des cadavres d'animaux. Le travail de sape et de mine consistait à percer une brèche au pied de la courtine, d'y introduire une charge explosive et de la faire sauter. Quant à l'assaut, il se faisait au moyen d'échelles.

Les procédés de défense

Les procédés de défense étaient également de divers ordres : attendre une armée de secours, répondre à la sape des assaillants par des contremines et utiliser des armes de jet. Les villes et les châteaux utilisaient aussi des trébuchets et des pierrières, conduisant ainsi à une véritable course de vitesse entre les deux camps, dont l'objectif était de détruire en premier lieu les engins du camp adverse. On utilisait la louve, sorte de crochet pour attraper les béliers des assiégeants. Le premier soin lors d'un siège était de clore le maximum d'ouvertures, qui constituaient autant de brèches pour l'ennemi.

L'évolution de l'architecture défensive

Chaque château et chaque ville possédaient leur système de fortifications. Les sites étaient choisis en fonction de leurs dispositions militaires : éperon, plateau, marécages, cours d'eau étaient utilisés pour la défense. On utilisait fréquemment les sites traditionnels, dont le rôle défensif était attesté depuis longtemps : ainsi les premiers donjons romans ne sont pas abandonnés, mais complétés, incorporés dans un ensemble plus vaste.

Les portes faisaient l'objet d'une attention particulière. Elles étaient protégées par des tours de flanquement, barbicanes, assommoirs et un pont-levis.

Avec l'usage de la pierre au 12^e siècle, la construction de sites fortifiés n'est plus le fait de paysans, mais d'un personnel qualifié et spécialisé. Les maîtres d'oeuvres sont des ingénieurs. Cette innovation constitue une avancée considérable dans l'art des fortifications. Au 15^e siècle, les meurtrières (archères et canonniers) deviennent plus nombreuses, les courtines sont plus hautes pour éviter les assauts à l'échelle, les tours sont rehaussées, les enceintes se multiplient. Les tours réparties le long des courtines, constituent des organes de défense autonomes qui restent cependant étroitement reliés à l'ensemble par de nombreuses galeries et chemins de ronde.

Pour lutter contre la sape, les murailles s'épaississent et l'escarpe des fossés est empierrée. La concentration des éléments de défense aboutit à une structure géométrique rationnelle, de type octogonal, triangulaire ou quadrangulaire.

Bibliographie

- Les machines de guerre au Moyen Age, Renaud Beffeyte, Ouest France, 2000
- La guerre au Moyen Age, Philippe Contamine, PUF, Nouvelle Clio, 2003
- Numéro spécial d'Historia, L'art de la Guerre au Moyen Age, septembre-octobre 1998